

<b>Zeitschrift:</b>	Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas
<b>Herausgeber:</b>	Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
<b>Band:</b>	34 (1998)
<b>Artikel:</b>	La Suisse chinoise de Charles-Albert Cingria
<b>Autor:</b>	Jaton, Anne-Marie
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-265667">https://doi.org/10.5169/seals-265667</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA SUISSE CHINOISE DE CHARLES-ALBERT CINGRIA

La Suisse hante l'œuvre de Charles-Albert Cingria. Sur sa bicyclette, en train ou à pied, il la parcourt en long et en large comme “un luisant Socrate lotharingien”<sup>1</sup>, il la raconte et il l'invente, il en redistribue les cartes, il l'adore et par instants la déteste. Perçue à travers le “cristal onirique”<sup>2</sup> de sa vision, elle voit ses étroites frontières éclater, s'étend soudain dans le passé et dans l'espace, redevenant celle des moines et des enlumineurs du haut Moyen Age. La culture de Cingria est résolument latine et catholique, sans cesse à la recherche de ce qui est permanent et, au sens large, sacré, contre les modes et la vie frénétique. Ce pays de lenteur, où l'on tourne souvent sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, convient à son humeur solitaire et flâneuse, le vin blanc à son palais, et les bistrots à son besoin de repos et d'un brin de vie sociale qui puisse se défaire très vite.

Dans l'ensemble de son œuvre, l'écrivain multiplie les réflexions sur les particularités de l'organisation politique de la Confédération helvétique, il écrit des ouvrages d'érudition sur son histoire (*Le Testament de Berthe*) ou le développement de la musique grégorienne dans son monastère le plus important (*La Civilisation de Saint-Gall*), des articles sur le monde des lettres et de la culture, qui contiennent entre autres de vibrantes défenses de Ramuz. Mais surtout il narre ses pérégrinations dans le pays, de Genève à Romanshorn, et construit une Suisse inédite, que les rapprochements les plus inattendus rendent méconnaissable. Si ses pages donnent le goût des odeurs du lac et des forêts, des sentiers et des grives, son tempérament volcanique

---

<sup>1</sup> Jacques Chessex, “Charles-Albert qui passe”, dans *Les Saintes Ecritures*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985, p. 35. Voir aussi l'excellent *Charles-Albert Cingria*, Paris, Seghers, 1967.

<sup>2</sup> Jacques Réda, *Le Bitume est exquis*, Paris, Fata Morgana, 1984, p. 26.

transfigure aussi ces terres de plaines et de reliefs en folles exubérances baroques. A côté de l'art de faire flamboyer le terroir, Cingria confère une existence féerique aux cités, les transformant en villes rimbaldiennes et en sultanats indolents. Dans *Florides helvètes*, *Musique de Fribourg*, *Impressions d'un passant à Lausanne*, *Le Parcours du Haut-Rhône* et autres textes dont le titre ne dénonce pas toujours l'intérêt pour le pays, il intronise la Suisse au cœur même de ses proses, avec des envolées fantaisistes, des digressions infinies qui font soudain surgir un étonnant univers celte aux blondeurs éblouissantes.

Cingria ne croit pas aux vertus de ce qu'il appelle "le patrillotisme", ni, comme Ramuz, que l'écrivain doive, "s'il veut faire son salut, exprimer son pays"<sup>3</sup>. Cependant, avec de remarquables variations d'humeur, il se sent appartenir à la Suisse, et parle souvent de "notre" terre, de "notre" langue, de "nos" habitudes. Il est issu d'une famille d'origine italienne transplantée de Raguse, sur la côte de l'Illyrie, dans le monde des Francs de Constantinople<sup>4</sup>; son grand-père avait demandé – et obtenu en 1821 pour lui et pour ses descendants – la citoyenneté française sans jamais avoir posé le pied sur le sol de la douce France, et son père s'était arrêté à Genève alors qu'il se rendait à Paris pour s'y installer, devenant bourgeois de la cité protestante en 1871, et épousant une Française d'origine polonaise née à Carouge, dont la mère était une citoyenne helvétique de Porrentruy<sup>5</sup>. Cet Italo-Ottoman, Franco-Suisse se déclarait en outre Moldo-valaque<sup>6</sup>, une pure invention pour ajouter du piment à cette sauce déjà très épicee. Il a bel et bien trouvé un passeport rouge

---

<sup>3</sup> Roger Francillon, "Charles Ferdinand Ramuz", dans *Histoire de la Littérature en Suisse Romande*, t. II, Lausanne, Payot, 1997, p. 431.

<sup>4</sup> Pour toutes les informations concernant la famille de Cingria, voir le récent et précieux volume de Pierre-Olivier Walzer, *L'âme antique*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1997.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>6</sup> Lettre à son frère, *Correspondance générale*, t. I, Lausanne, L'Age d'Homme, 1975, p. 253.

à croix blanche dans son berceau, a grandi à Genève, a fait une brève expérience scolaire au collège de Saint-Maurice qui a formé les écrivains Maurice Chappaz et Georges Borgeaud, une encore plus brève à Engelberg, en Suisse alémanique et participé aux revues dans lesquelles on tentait de renouveler la littérature romande, a eu un frère artiste-peintre et lieutenant dans l'armée suisse, a été l'ami de Charles Ferdinand Ramuz, avec lequel il a habité quelque temps à Paris, l'ami aussi, puis l'ennemi, de Blaise Cendrars.

Lorsque le citoyen (entre autres) helvétique Charles-Albert Cingria se pose des questions sur son identité, il répond très exactement à l'opposé de Ramuz qui se disait Vaudois d'abord, puis Savoyard et Rhodanien<sup>7</sup>. L'auteur de *Musique de Fribourg* se sent d'abord "Constantinopolitain, c'est-à-dire Italo-franc levantin"<sup>8</sup>, Turc à l'occasion, puis Lotharingien, Rhodanien, Romand et enfin Genevois. Son univers mental privilégiera toujours le (presque) universel au régional, dont il saura cependant comprendre les richesses profondes, et dont il tissera incessamment l'éloge.

L'unité qui l'intéresse au premier chef est l'unité de langue et de culture. En allant donc d'abord du grand au petit, Cingria insiste dès ses premiers textes sur une caractéristique à ses yeux essentielle du pays romand: il est rattaché sur le plan linguistique et culturel à la France et ne peut pas s'en dissocier ou en être dissocié sans s'amu-ter d'une part essentielle de lui-même. Il faut faire place nette de ce qui est à ses yeux un stéréotype tenace, selon lequel un Suisse est *d'abord* un Helvète avant d'être, par exemple, un francophone; Cingria le dénonce avec ironie dans l'*Essai de Profession de Foi d'un Embusqué Savoyard*. Que se passe-t-il lorsqu'un Français, disons un Savoyard, découvre que le Monsieur avec lequel il est en train de boire un verre à une terrasse au bord du lac est né à Hérémance, et n'a par conséquent pas droit à une carte d'électeur tricolore? Rien?

---

<sup>7</sup> Roger Francillon, "Charles Ferdinand Ramuz", *op. cit.*, p. 442.

<sup>8</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, dans *Oeuvres Complètes*, Lausanne, L'Age d'Homme, t. III, p. 32. C'est à cette édition en dix volumes, publiée entre 1967 et 1971, que renvoient toutes les citations.

Oh que non! ce frère se transforme soudain en étranger tout à fait exotique, en pâtre alpestre, en horloge vivante et en démocrate forcené par hérédité ancestrale:

Immédiatement par une sorte de déclenchement cérébral automatique qui tient à la constitution primaire, universitaire, irrémédiablement centralisée du monsieur décoré: chalet, coucou, edelweiss, cor des Alpes [...], Être suprême, alpengluhn, Montreux-Oberland, Pestalozzi, chamois, avalanche, “valeureux petit peuple qui se constitua dans l'affirmation de sa liberté”, chocolat, industrie hôtelière, etc...<sup>9</sup>.

Cingria s'attachera dans toute son œuvre à rappeler que les frontières sont souvent artificielles, et que ce qui unit les francophones des anciens pays celtes romanisés, puis de l'ancienne Lotharingie, est beaucoup plus important que ce qui les sépare. Un petit champ de lin, affirme-t-il, n'est pas plus ou moins lin pour être séparé du grand champ de lin d'à côté par des clôtures. La Suisse française n'appartient pas à la *nation* française mais elle appartient au *pays* français<sup>10</sup>. Au niveau linguistique et culturel – qui prime bien évidemment à ses yeux sur le niveau politique et administratif – elle peut et doit être considérée comme une région de France, qui a l'avantage sur les autres provinces de ne pas dépendre de Paris et de ne pas avoir subi le processus d'unification (lire uniformisation ou standardisation) qu'elles ont connu.

Une fois le territoire romand inséré dans une géographie plus vaste, Cingria l'étend dans le temps bien au delà de la mythique constitution de la première Confédération, à laquelle, rappelle l'écrivain, les cantons de la Suisse française ne furent rattachés qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Le pays qui l'intéresse, celui qu'il retrouve dans la lenteur paysanne et dans les églises romanes, est celui d'avant la Réforme, la Genève

---

<sup>9</sup> *Essai de Profession de Foi d'un Embusqué Savoyard*, t. I, p. 98.

<sup>10</sup> La distinction entre nation et pays fait l'objet de nombreuses réflexions aussi bien dans les œuvres de Cingria que dans celles de Ramuz. Elle mériterait un ample développement que nous ne pouvons faire ici.

qu'il aime est celle d'avant Calvin. La France et l'Helvétie actuelles ont longtemps été unies. Nos ancêtres les Helvètes: surprise! Ils n'habitaient pas seulement le site actuel, mais replièrent par exemple vers la Saône et dans l'Ain, "ce département sublime, [...] région de silence amer et de haut maïs"<sup>11</sup>. Puis vinrent le Moyen Age et les héritiers de Charlemagne, Lothaire recevant en partage un domaine qui englobait la Bourgogne cis- et transjurane. Au début de *La Reine Berthe*, Cingria utilise – et justifie – l'expression "Bourgogne helvétique", et s'attache à suivre son histoire et celle des petits Etats du X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, la constitution des duchés et les luttes intestines avec les comtés environnants. Avec force détails l'écrivain parcourt cette histoire pour rappeler la longue appartenance d'une partie du pays romand à la Lotharingie, à la Bourgogne et à la Savoie, le tout entrecoupé de délicieuses légendes et avec des problèmes de détails non résolus, qui seraient, déclare-t-il, à régler entre deux verres de vin blanc<sup>12</sup>.

Amoureux des douanes et des frontières comme Baudelaire l'était des cartes et des estampes, Cingria abolit celles qui séparent le pays romand de la France, mais porte aux nues celles qui séparent les Suisses français des Alémaniques, ou même un canton de l'autre: "[...] C'est mystique aussi, entre cantons, ces changements de frontières"<sup>13</sup>. On trouve le résumé de sa pensée dans *Impressions d'un passant à Lausanne*: "[Il faut] montrer que ce pays, le pays romand va, à travers de grands peuples, bien plus loin que ses frontières; constater que celles-ci sont vexantes, mais aussi qu'elles sont utiles, car elles empêchent une déperdition"<sup>14</sup>.

En effet, pour reprendre la métaphore de Cingria, si le lin reste bien toujours lin, il sera mieux ou moins bien cultivé selon les soins qu'il reçoit dans chaque parcelle de terrain. L'intention de l'écrivain

---

<sup>11</sup> *Novalaise*, t. X, p. 129.

<sup>12</sup> *La Reine Berthe*, t. IX, p. 110.

<sup>13</sup> *Le Pays "agréable"*, t. IV, p. 157.

<sup>14</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, cit., p. 12.

n'est donc pas seulement de souligner les points communs, mais aussi de comprendre et de faire voir les différences: "Entre la Savoie et Vaud il y a plus d'un rapport, mais ce ne sont pas des rapports que je veux, ce sont des oppositions"<sup>15</sup>. Pourquoi, par exemple, Rolle n'est-elle pas identique à Annemasse, dont elle est éloignée de quelques kilomètres seulement? Cité du convenable et du silence, discrète, buvant du thé sans faire de bruit, Rolle est une ville chinoise<sup>16</sup>. A sa sereine discréction (odeurs de verveine et parquets bien cirés), répondent le souk bruyant d'Annemasse, "cette ville qui luit comme de la peau d'orvet"<sup>17</sup>, le verbe haut des gens aux terrasses des cafés, les émigrés kabyles et leur pacotille. On y parle différemment: "[du côté suisse du lac] les gens ont le cossu accent rustique des Vaudois quand ils ne s'affolent pas dans la préciosité"<sup>18</sup>. Cette différence est essentielle aux yeux de Cingria qui maniait le français avec une grâce et une pureté que Paulhan et Max Jacob louaient. Selon lui, en effet, la langue est partout rendue excessivement uniforme par l'école, ascétique, académique, pointue et sans goût par le parisianisme, et, loin cependant de toute complaisance régionaliste, l'écrivain exalte les accents, celui de Marseille autant que le vaudois, "l'accent lotharingien de Genève et d'Annecy"<sup>19</sup>, qu'il définit aussi ailleurs comme l'accent "lyonnais un peu, c'est-à-dire helvète du Rhône"<sup>20</sup>, ou l'"accent méridional souscutané absent de microbe" de Fribourg<sup>21</sup>. Cingria, proche en cela de

<sup>15</sup> *Jonctions obliques*, t. IV, p. 203.

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 203-209. Encore faut-il préciser ce que Cingria entend par cet adjectif. Il en donne une définition précise dans une lettre à Paul Claudel (*Correspondance*, t. IV, p. 37): "[...] la Chine comme nous, comme Aristote, saint Thomas, la Genèse, divise, intervallise, empêchant de se *fondre* dans ré ou le jaune d'ignorer son terme dans le rouge". Est chinois ce qui exalte la différence.

<sup>17</sup> *Brumaire savoisien*, t. VI, p 40.

<sup>18</sup> *Jonctions obliques*, cit., p. 205.

<sup>19</sup> *Chronique dialoguée*, t X, p. 158.

<sup>20</sup> *Queue d'Arve*, t. VII, p. 123.

<sup>21</sup> *Musique de Fribourg*, t. VIII, p. 34.

Ramuz, a envers la langue que l'on parle en pays romand l'attitude d'un Du Bellay moderne, conscient que des expressions locales claires peuvent enrichir la langue, sans pour autant que l'on tombe dans un particularisme niais ou dans la fausse truculence des vaudoiseries. Pourquoi par exemple ne pas utiliser une locution comme "l'air est cru" qui dit si bien ce qu'elle veut dire?<sup>22</sup> Cingria n'oublie jamais de répéter que la langue est vivante, que ce ne sont pas les salons qui doivent en dicter les normes, mais le peuple.

Si de subtiles différences distinguent la France et la Suisse, d'autres bien plus marquées existent à l'intérieur de cette mosaïque de spécificités régionales formée (alors) de 22 cantons (24 si l'on compte les demi-cantons, ce que Cingria ne manque pas de faire...), où depuis des siècles de décentralisation les particularismes ont pu s'épanouir comme en vase clos. Sur le plan politique l'écrivain est résolument fédéraliste et dénonce souvent les tendances centralisatrices qui vont à l'encontre de ce qu'il considère comme l'esprit suisse authentique. Il ne cesse de rappeler une distinction historique essentielle: centralisation précoce en France, union d'états autonomes et fortement différenciés dans la Confédération, où chaque canton a sa langue, sa religion et ses lois.

La plus grande des frontières est traditionnellement celle qui sépare les populations latines des populations alémaniques. Le sentiment d'appartenance est souvent orienté, dans les déclarations des écrivains romands, par le paradoxe linguistique qui caractérise leur pays. Déjà Cendrars dénonçait cette dichotomie: "Pensez donc que je suis en Suisse, dans ma patrie et que je ne comprends pas ce que les gens disent, car ils parlent un dialecte que j'ai complètement oublié!"<sup>23</sup>. De son côté Cingria, qui considère superbement la Suisse allemande

---

<sup>22</sup> Il utilise d'autres helvétismes qui doivent être expliqués aux Français: le ruclon (la décharge), déguiller (tomber), relaver la vaisselle, etc., mais l'usage qu'il en fait est sans complaisance. Sur les théories de l'écrivain, voir Dominique Combe, "Charles-Albert Cingria et la question de la langue", dans *Actes du premier colloque international Ch.-A. Cingria*, Lausanne, 16-18 oct. 1997, en cours de publication.

<sup>23</sup> Blaise Cendrars, *Inédits Secrets*, Paris, Le Club français du livre, 1969, pp. 8-9.

comme “latine par la culture et les mœurs”<sup>24</sup>, exprime à plusieurs reprises son regret de ne pas comprendre, parler ou lire le “gothique”. Sous sa plume ce terme n'est nullement péjoratif, il correspond au sentiment aigu de la différence qui passe entre le *Hochdeutsch* et le *Schwitzerdütsch*, série de dialectes alémaniques restés à ses yeux proches de leurs origines. Et les frontières entre cantons francophones et cantons germanophones, insensibles lorsqu'on se promène (“on change de langue sans qu'on change de paysage”) représentent de véritables barrières au niveau de la communication. Fribourg, avec sa démarcation linguistique à l'intérieur de la ville, le fascine et le séduit:

Il y a quelque chose qui ne discontinue pas de m'étonner: le bilinguisme de cette ville. Tout d'un coup, au numéro deux ou trois de cette rue qui est la rue principale, celle où passe le tram, et pour mieux dire, à cet endroit précis où il lui prit la fantaisie de sortir de ses rails pour foncer comme une bombe volante dans une boucherie, commence ce qui s'appelle une frontière de langues [...] où l'on se met sans crier gare à parler un patois ou jargon germanique – assez beau, paraît-il – [...]. Il est étonnant que ce soit ainsi au milieu d'une rue – pas d'un côté ou de l'autre d'une rivière – que cela commence<sup>25</sup>.

Au bilinguisme<sup>26</sup> de la Confédération s'ajoute une dichotomie présente à l'intérieur des deux grands groupes linguistiques et à laquelle l'écrivain est particulièrement sensible: “Les airs qu'ont les pays et les divisions ou cantons qu'ont les pays dépendent de la religion uniquement. Les pays protestants auront toujours un air anglais – d'assez pauvre classe – et les pays catholiques toujours un air espagnol et de la facilité dans l'élocution et beaucoup plus de

---

<sup>24</sup> Voir *La Voile latine n'existe plus*, t. I, p. 253.

<sup>25</sup> *Musique de Fribourg*, op. cit., p. 15.

<sup>26</sup> Pour Cingria il n'est pas nécessaire de parler de tri- ou de quadri-linguisme en Suisse car en réalité deux grands groupes s'affrontent: le germanique et le latin. Les Grisons – de toute façon territoire latin – sont selon lui très fortement alémanisés.

clarté dans le cerveau, bien que doués de moins d'humour et de particularisme”<sup>27</sup>. Aux yeux du défenseur ardent de la religion qui régnait dans le canton de Vaud avant l'invasion bernoise, la Suisse catholique est vivace, ébouriffante, baroque et la Suisse protestante sombre, sérieuse, laborieuse mais pleine d'un humour plutôt discret. Il y a les cantons qui parlent vite (les cantons catholiques) et ceux qui parlent lentement (les cantons protestants). Cependant le ton persifleur, le facétieux, lui semblent mal compris un peu partout, même à Fribourg, pourtant éminemment catholique: “Ici, si vous dites quelque chose d'un peu à brûle-pourpoint ou qui fasse appel à un sens d'humour dans la conversation, vous sentez que l'on requiert de vous de recommencer votre explication”<sup>28</sup>. C'est le point essentiel sur lequel l'écrivain concède une supériorité constante et éclatante à la France...

Cingria tente de dénoncer partout et toujours les thèmes rebattus et les stéréotypes: “Que l'on cesse de nous parler de Rhône et de vignes et de lieux communs céruleens étourdissants [...]”<sup>29</sup>. Ses foudres s'abattent sur le “pittoresque” helvétique, sur ce que Budry appelait “le folklore uniprix”<sup>30</sup>: la construction de chalets au bord d'un lac non-alpestre, le “rustique” en ville: fausses poutres, carnottets et autres aménités pseudo-montagnardes. S'il aime Ramuz, qu'il considère comme un grand écrivain non pas simplement français mais universel, il ne manque pas de faire de la polémique sur l'exaltation du rural et l'amour des paysans: “l'agriculture est poétique, mais à de furtifs certains moments dans la vie”<sup>31</sup>.

Cingria partage avec l'écrivain vaudois l'amour de la montagne, des fleuves et du lac, mais sa grande passion reste les villes sublimes, dont il est le chantre fervent et cocasse. Ses parcours oniriques dans

<sup>27</sup> *Musique de Fribourg*, op. cit., p. 17.

<sup>28</sup> *Ibidem*.

<sup>29</sup> *La Route active*, t. VII, p. 24.

<sup>30</sup> *Propos sur les genres*, t. VIII, p. 167.

<sup>31</sup> *Lettre ouverte à C.-F. Ramuz*, t. III, p. 248.

les cités helvétiques représentent peut-être les proses poétiques les plus prodigieuses de son œuvre. Sa véritable vision imaginaire de la Suisse, c'est dans ces illuminations flamboyantes qu'elle se trouve. Son écriture, qui fonctionne sans cesse par rapprochements inattendus, brise toute notion de réalisme descriptif traditionnel en faveur de ce qu'il appelle la "surexactitude": il faut oser établir des analogies hardies et même insolentes pour accéder à la vérité des choses, désormais invisible. La poétique de Cingria, basée sur des correspondances lointaines à la Rimbaud et qui semblent farfelues alors qu'elles sont lumineuses, restitue une Suisse déroutante, inattendue, "baroquisée", souverainement libre par exemple de ressembler à ce qui paraît le plus éloigné d'elle: la Chine.

L'écrivain éprouve un intérêt passionné pour certains lieux dont le fascine obstinément la *verticalité*. S'il privilégie Lausanne et Fribourg par rapport à Genève ou à Neuchâtel qu'il n'évoque que distraitemment, c'est en vertu de cet envoûtement. Chaque ville se sent être le cœur de la terre, et à Lausanne, ce sont les toponymes qui révèlent cet égocentrisme universel: le Flon, que dans *Impressions d'un passant à Lausanne* le narrateur s'efforce de remonter comme un fil conducteur pour arriver à retrouver son embouchure, ne signifie rien d'autre que *le fleuve* par excellence, comme s'il n'en existait pas d'autre de par le monde; le Tunnel, simplement pourvu d'une majuscule, déclare à son tour et souverainement être le seul tunnel de l'univers. Cingria épouse en quelque sorte ce nombrilisme paisible de Lausanne en suivant le cours caché du Flon à la recherche de sa source, ce qui lui permet de tracer un itinéraire où la verticalité de la ville est mise en évidence depuis le bas, puisque son chemin le conduit forcément *sous les ponts*. Loin de la vision traditionnelle de Lausanne comme une ville napolitaine<sup>32</sup> étagée sur un lac et formée

---

<sup>32</sup> Comme le fait Gérard de Nerval dans le *Voyage en Orient* (Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p.14) qui décrit de la sorte l'arrivée à Lausanne par bateau: "C'est l'image affaiblie de ces riants détroits du golfe de Naples que l'on suit si longtemps avant d'aborder".

de paliers<sup>33</sup>, il en parcours les bas-fonds, s'interrogeant sur les couches historiques qui sont *en dessous* de ses semelles et qui en constituent à leur tour la verticalité temporelle, le tracé du fleuve servant aussi à suivre l'histoire, depuis la cité lacustre des Helvètes et des Romains du bord du lac, Ouchy et Vidy, jusqu'à la vieille ville sur les collines, dans les hauteurs où replierent les Barbares pour échapper aux incursions des populations savoyardes. La cité est donc appréhendée en son secret milieu, à hauteur d'homme et non pas à hauteur de pont, et même littéralement *sous* les ponts. La vérité de Lausanne ne réside pas, aux yeux de Cingria, dans les hauts quartiers (lieux où “*à condition de ne se mêler de rien*” on peut, comme en Chine, “avoir des perruches bleues, des allées de tamaris et élever ses fils dans de la soie”)<sup>34</sup>, c'est sa face cachée mais réelle, les bas-fonds avec les cafés obscurs résonnant de violence, chinoise aussi puisqu'en cela elle ressemble à Saïgon, qui la révèle vraiment: “Je voudrais situer un héros à Lausanne, j'irais le chercher dans la brutalité, et alors sous les ponts, dans un monde qui exista toujours. Pas dans le monde de la belle éducation”<sup>35</sup>. Et dans cette ville qui depuis le bas apparaît décidément d'une verticalité obstinée, le lieu dominant est non pas la cathédrale dressée vers le ciel mais “l'unique formidable building”<sup>36</sup> de Lausanne, l'immeuble le plus haut (sans doute le Métropole), pour Cingria miroir de cet incessant et omniprésent élan du très bas vers le très haut.

Avant de s'intéresser aux espaces de la connaissance, cet érudit s'arrête à ceux du domaine profane: les cafés, les boutiques, les usines, même si ce cheminement va toujours à la recherche du cœur sacré des lieux. Pour Lausanne ce n'est ni la cathédrale ni la Place Saint-François, qui en est simplement l'agora bancaire, c'est “ce trou

---

<sup>33</sup> Comme l'illustre plaisamment Claude Frochaux dans *Lausanne ou les sept paliers de la folie*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1970.

<sup>34</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, op. cit., p. 11.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 40.

de verdure où chante une rivière", entouré d'usines et de détritus, dans le vallon derrière le Tunnel, la source du Flon, l'origine, l'axe perdu et retrouvé de la cité. Cingria sublime encore dans cette ville tranquille – que d'autres ont définie somnolente – la beauté de ses jeunes habitants, ce que l'écrivain appelle "le celtisme aisé de tout le peuple dans son ampleur" ou encore "cette blondeur envahissant les rues, qui monte, qui descend, qui fait riche vers midi"<sup>37</sup>. A l'époque où Ramuz peint un notaire lausannois insensible à la beauté, Cingria transforme la rue de Bourg en passerelle sublime pour de jeunes Celtes rutilants, incarnant le sommet de la grâce. Lausanne, enfin, a une autre qualité: elle n'est plus bernoise et n'est pas française; pour l'écrivain elle est celte et chinoise, mystérieuse, plus proche de Hong Kong, de Marseille, de Saïgon ou d'Anvers, auxquelles il la compare imperturbablement, que du Lavaux qui n'est que son écrin.

Fribourg unit comme Lausanne l'aquatique et l'aérien, et elle est, comme le chef-lieu vaudois, de ces villes "à étages" chères à son cœur. Sa passion de la verticalité trouve son bonheur dans ce haut lieu du catholicisme, avec ses ponts, les hauteurs vertigineuses de la maison branlante dans laquelle il réside, suspendue sur le précipice, dont les portes se ferment toutes seules et qui penche dangereusement sur la Sarine. Lorsqu'une ville monte (et par conséquent descend), elle semble à Cingria pourvue d'une qualité extraordinaire: grimper ou dégringoler le long des rues s'associe dans les deux cités au plaisir extrême du funiculaire<sup>38</sup>; les deux petits wagons qui se rencontrent à mi-chemin, l'un montant et l'autre descendant, lui apparaissent dans la jubilation comme la métaphore de la fusion des contraires, de l'extraordinaire équilibre du monde, de tout ce qui sonne juste et heureux. Car tel est sans doute le sens de son amour de la verticalité, union mirifique de la terre et des airs, que Dominique Pagnier

---

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>38</sup> Frédéric Wandelère, "Le funiculaire de Charles-Albert Cingria", dans *Actes du premier colloque international Ch.-A. Cingria*, cit.

interprète comme la métaphore de sa conception théologique<sup>39</sup>, l'image de son style Contre-Réforme et de l'irruption foudroyante et de la présence du divin dans son œuvre.

Fribourg lui plaît avec son "peuple sain, frais, vivant, logique, intelligent, poli"<sup>40</sup>. Il refuse de la considérer comme un lieu pittoresque, "medieval town"; elle est à ses yeux plutôt famille sage, haute culture thomiste, avec de grands hommes qui savent le chaldéen et le syriaque et des petits chiens en laisse<sup>41</sup>. D'autres villes encore font de brèves apparitions dans son œuvre, entre autres Yverdon, "ville de tendresse et de vieux confort humain"<sup>42</sup>, et Bâle, qui lui apparaît comme "la seule ville de Suisse où l'on se sente réellement un encouragement à vivre par l'esprit"<sup>43</sup>. Genève, bastion du protestantisme, marquée par une anglophilie victorienne, ne pouvait susciter chez Charles-Albert que des sentiments outrés d'amour et de refus grandiloquent. Il reproche aux Genevois leur retenue, leur méfiance de l'exubérance et du baroque, leur pruderie, tout en reconnaissant qu'il y a en eux "beaucoup de race et de cœur derrière un mica de timidité qui les ossifie"<sup>44</sup>. Il critique souvent la "superbe ville calviniste aux luisants toits féroces"<sup>45</sup> où il est né et où il ne peut pas vivre, mais en réalité il l'adore: "Genève est plus haut que tout dans mon cœur et mon âme, mais vous n'avez pas besoin de le savoir"<sup>46</sup>.

Dans la géographie des hauteurs de Cingria, le Valais occupe une place particulière. C'est l'endroit qui subit les transformations oniriques les plus marquées: l'écrivain réussit à voir son bétail

<sup>39</sup> Dominique Pagnier, "Baroque argenté", *Nouvelle Revue Française*, n° 491, déc. 1993, pp. 85-92.

<sup>40</sup> *Fribourg vue par un hôte*, t. VIII, p. 216.

<sup>41</sup> *Fribourg jeune et vétuste*, t. VII, p. 160.

<sup>42</sup> *Epissea*, t. VI, p. 116.

<sup>43</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, op. cit., p. 42.

<sup>44</sup> *Notre terre et ses gens*, t. V, p. 268.

<sup>45</sup> *Le Carnet du chat sauvage*, t. VIII, p. 76.

<sup>46</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, cit., p. 57.

suspendu dans les airs, à la Chagall. Ce pays qui est à ses yeux “la vallée par excellence”<sup>47</sup> le fascine par l’opposition entre le resserrement et le vaste espace des cimes. La population y pratique la transhumance à la façon des nomades arabes, et Cingria peut définir ce canton comme “un pays de fardeaux incessants et de paquets”, où les habitants ont “un air wisigoth d’Afrique. Le Valais [...] est immatériel et arabe. Pas du tout terrien, comme on nous assassine à nous le répéter. [...] Il y a autre chose dans le Valais, c’est cette politesse et cette précision, qui est le cristal même”<sup>48</sup>. La montagne, le lieu le plus chanté peut-être depuis l’exaltation de la nature des Romantiques, est décrite à travers des correspondances très éloignées de celles auxquelles l’art de la description des paysages nous a habitués. Elle est associée par analogie à l’épître de saint Jude ou à l’Enfer de Dante, à la tragédie espagnole, car elle représente “la verticalité sévère de la grande histoire et de la vie”<sup>49</sup>. L’écrivain évoque l’intense sentiment de solitude, après les derniers “arbres vieillis d’horreur qui lâchent la partie”<sup>50</sup>, d’un univers sans oiseaux et sans bruit, où le végétal fait place au minéral, les libellules au vide avec les grands silences des sévères sommets. Il faut lire les pages extraordinaires de Cingria sur la montagne dans *Pendeloques alpestres* pour réapprendre à la voir.

Loin d’éprouver le sentiment de l’étrangeté de la nature par rapport à l’homme et d’exalter ce qui les sépare, Cingria les rapproche par le procédé de l’anthropomorphisation de l’inanimé. Il ne croit pas au “paysage pour le paysage”, il le vit “en tant qu’aventure ou intrigue végétale d’un intérêt fou”<sup>51</sup>, et accomplit donc une double transformation des lieux, montagnes, torrents et villes d’Helvétie ou d’ailleurs, en personnages et en anecdotes. Le paysage cesse d’être un

---

<sup>47</sup> *Ce pays qui est une vallée*, t. III, p. 134.

<sup>48</sup> *La route active*, t. VII, p. 25.

<sup>49</sup> *Pendeloques alpestres*, t. II, p. 56.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 62.

<sup>51</sup> *Brumaire savoisien*, t. VI, p. 39.

cadre et passe sur le devant de la scène, récitant sa tirade, composant une tragédie ou une brève comédie. Grâce à ce que Maryke de Courten appelle “la dilatation de l’objet dans le psychisme du narrateur”<sup>52</sup>, Cingria arrive à magnifier des harmonies fondées sur des correspondances insoupçonnées: en une ville coexistent toutes les villes, un lieu se compose toujours de plusieurs autres qu’il contient métaphoriquement. On a vu que l’écrivain utilise quatre analogies géographiques inattendues pour Lausanne, qu’il identifie à Saïgon, Hong Kong, Anvers et Marseille, analogies qui mettent en évidence le côté secret et ténébreux de la cité lumineuse étagée sur le lac. Rolle et Lausanne sont chinoises, les cantons catholiques espagnols, le Valais, arabe, et parfois aussi, à cause des vaches, des odeurs et des couleurs, hindou et birman<sup>53</sup>, le dialecte bernois est “du hollandais plus montueux”<sup>54</sup>. Au lieu de réduire la Suisse à ses spécificités régionales, Cingria l’étend donc au cosmos tout entier, l’universalise en quelque sorte à travers le processus constant des correspondances géographiques. C’est la façon ludique de l’écrivain de sortir de ce que Ramuz appelait le “petit” par opposition à la “grandeur”<sup>55</sup>; Cingria joue à dilater la Suisse jusqu’aux étoiles: “Nous sommes un pays, un continent, souvent un univers”<sup>56</sup>.

L’écrivain est constamment attentif non pas à l’immobilité d’un lieu, mais à la qualité et aux modalités de la vie qui s’y conduit. Les questions qu’il se pose sont apparemment fuites: y a-t-il des terrasses de café? Les gens sont-ils oui ou non incomparablement habillés, le vin bon et le fromage, comme dans le canton de Vaud, onctueux et sans trous? Les dix volumes de son œuvre fourmillent d’appréciations gourmandes et de critiques féroces à l’égard d’une certaine paresse

<sup>52</sup> Maryke de Courten, “Charles-Albert Cingria”, dans *Histoire de la Littérature en suisse romande*, op. cit., t. II, p. 464.

<sup>53</sup> *Le Parcours du Haut-Rhône*, t. VII, pp. 48-49.

<sup>54</sup> *Florides helvètes*, t. VI, p. 64.

<sup>55</sup> C.F. Ramuz, *Besoin de grandeur*, dans *Oeuvres Complètes*, Lausanne, H. L. Mermod, t. XIX, pp. 11-127.

<sup>56</sup> *Rubriques vertes*, t. VI, p. 123.

culinaire qui, lui semble-t-il, caractérise le pays. Quelle idée de manger de la soupe,

... même à midi, ce qui est de prime abord intolérable. Ensuite du veau ou du porc ou du bœuf dans un vieux jus, accompagné de pommes de terre pelées bouillies, ou écrasées, ou rôties et coupées en petits morceaux à la machine qui vous rendent tristes dès qu'on les voit. On n'y touche pas. Une salade arrive, hurlante comme du sulfate au bout de la langue. Point de fromage. "Dessert", nous crie-t-on, ou "glace" avec triomphe. Le café est une sauvage infection<sup>57</sup>.

Mais cette mercuriale s'adresse à la triste cuisine commune; ça et là dans les proses, un hymne fervent s'élève, célébrant le fromage "contenu dans un gazomètre de bois rond qui s'appelle «vacherin» et puis ce gruyère gras absolument sans trous des campagnes vaudoises", la belle et lourde saucisse aux choux ou au foie "qui est comme un gros ver martien"<sup>58</sup>, la fondue "cette fondue veloutée et un peu forte, fine surtout qu'est la fribourgeoise"<sup>59</sup>, une superbe truite au bleu dans une noble marmite de cuivre, du petit salé aux choux<sup>60</sup>, le tout avec plusieurs fois deux ou trois décis de l'excellent vin vaudois et du marc sublime "qui est spirituel, incisif et blanc"<sup>61</sup>. Il y a chez Cingria comme chez beaucoup d'autres écrivains romands, Blaise Cendrars, Maurice Chappaz ou Jacques Chessex, une sensualité souveraine et un hymne incessant au vin du plus pur lyrisme.

L'écrivain s'intéresse aussi au renouveau de la littérature suisse et à sa vie culturelle. Il a eu en particulier deux amis qui représentent les deux pôles opposés de la Suisse littéraire et les deux grands écrivains qu'a donnés l'Helvétie francophone. Charles Ferdinand Ramuz et Blaise Cendrars, le Suisse errant, le lansquenet suisse, qui

---

<sup>57</sup> *Grand Questionnaire*, t. III, p. 99.

<sup>58</sup> *Ibidem*.

<sup>59</sup> *Fribourg jeune et vétuste*, t. VII, p. 163.

<sup>60</sup> *Le Pays "agréable"*, t. IV, p. 159.

<sup>61</sup> *Grand Questionnaire*, op. cit., p. 99.

l'était si peu malgré son léger accent neuchâtelois valant bien celui de Trifouilly-les-Oies<sup>62</sup>. Leur amitié tissée de haine est à évoquer ici puisque c'est à coup d'injures nationales que l'auteur de *Musique de Fribourg* se sépare de son ancien ami, traitant sans aménité le (désormais) citoyen français Blaise Cendrars de "répugnant porcher alpestre"<sup>63</sup>. Sa fidélité envers Ramuz fut plus constante. Entretenant souvent de violentes polémiques avec l'écrivain vaudois au sujet de l'importance des thèmes régionalistes en littérature, il défend pourtant avec chaleur celui qu'il estime être un des grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Il est aberrant de voir dans la langue de Ramuz "du suisse (du suisse suissard), du patois de Chanaan, du «régionalisme» alors que c'est résolument le contraire"<sup>64</sup>; comprenant profondément l'intention de Ramuz qui est de représenter un paysan de la Broye ou un vigneron du Lavaux comme Racine représentait un roi de l'Antiquité, en tant qu'homme éternel, Cingria, décidément toujours sensible aux stéréotypes, fulmine une fois de plus contre les lieux communs et exige à hauts cris que l'on cesse d'associer Ramuz "au loustic, au ranz des vaches, à la marine helvétique, à Guillaume Tell, au jet d'eau de Genève, [...] à la Croix-Rouge, au Nescafé"<sup>65</sup>. Non: Ramuz, qui "fait du vaudois *sub specie aeternitatis*"<sup>66</sup> est arabe comme le Valais est arabe et il possède "ce prodigieux et terrifiant lyrisme ne s'exprimant que par des nombres dans le cristal salubréfiant de mille pics de sel qui sont son astral horizon"<sup>67</sup>. Sa défense

---

<sup>62</sup> Sur les rares rapports de Blaise Cendrars avec son pays d'origine, voir Daniel Maggetti, "Cendrars et la Suisse", dans *Intervalles*, n° 18, juin 1987. Sur les liens entre Cingria et Cendrars, voir Doris Jakubec, "Cresson, amphores celtiques et libellules bleues: Charles-Albert Cingria et Blaise Cendrars", dans *Cendrars le bourlingueur des deux rives*, Paris, Colin, 1995.

<sup>63</sup> Lettre à Jean Paulhan, *Correspondance*, t. IV, pp. 180-181.

<sup>64</sup> *Le Langage de Ramuz*, t. IX, p. 272.

<sup>65</sup> *Chronique d'actualité toute chaude*, t. X, p. 172.

<sup>66</sup> *Notre terre et ses gens*, t. V, p. 259.

<sup>67</sup> *Ramuz sans lac et sans vignes*, t. VIII, pp. 233-234.

de la valeur de la littérature admirable de son ami se poursuivra, avec quelques réserves sur certains thèmes, toute sa vie.

L'écriture de Cingria est comme sa représentation des villes et des paysages suisses de l'ordre de la verticalité: jaillissante avec des montées inspirées et des descentes foudroyantes, parfois dans l'invective ou le refus vêtement. S'il aime les odeurs de coings, les bosquets vert lézard au bord du lac et les paysages infiniment ocres des campagnes, il fulmine aussi souvent contre le pays: "Ici il pleut tout le temps. Je me demande ce que je suis venu faire dans cette Helvétie pourrie d'eau qui fait s'exhaler les tristesses et s'endormir les guêpes dans les guipures des canapés"<sup>68</sup>. Il semble souvent régler des comptes avec un monde qu'il accuse dans certaines de ses proses et dans toute sa correspondance de ne pas savoir discerner ses mérites: "Jamais, à part le peuple qui est d'une autre race, les Vaudois ne peuvent se décider à reconnaître une compétence"<sup>69</sup>, ou encore: "Les Genevois sont hargneux, insolents, rabatteurs, contradicteurs [...]"<sup>70</sup>.

Plus souvent, pour la Suisse comme pour tout ce qui existe, son écriture se fonde sur l'éloge et la célébration, les actes de grâce, l'amour et l'humour. Sans tomber dans les nouveaux clichés positifs d'une Helvétie idyllique et paisible, où "tout est libre et facile"<sup>71</sup>, sa représentation du pays, à son tour orientée, subjective et passionnée, est solaire et audacieuse: elle va à l'encontre des images trop longtemps accréditées "d'une Suisse rassise, prudente, laborieuse, parcimonieuse, sédentaire, et d'une littérature introspective entièrement vouée au souci moral, au courroux du Seigneur, aux mythes locaux ou au terroir"<sup>72</sup>. Tressage d'une série de particularités, le pays fourmille d'immenses et de minuscules merveilles, que Cingria

<sup>68</sup> Lettre à Jean Paulhan, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 92.

<sup>69</sup> *Impressions d'un passant à Lausanne*, t. III, p. 29.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>71</sup> *Le Pays "agréable"*, t. IV, p. 150.

<sup>72</sup> Nicolas Bouvier, "Charles Albert Cingria, le flâneur ensorcelé", *Nouvelle Revue Française*, n° 491, déc. 1993, p. 37.

apprend au lecteur à découvrir à travers le prisme d'une fantaisie sans limites. Il recrée une Suisse somptueuse et grasse, de fine culture, un peu précieuse et d'une opulente diversité, fantasque, sensuelle, mystérieuse, enluminée et illuminée, un pays d'or, d'encens et de myrrhe, onirique, oriental et... chinois.

Anne Marie JATON  
*Université de Pise*

